

L'Abbeille.

7me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 23 MAI 1859.

No. 24.

CHANT DU BATELIER CANADIEN.

PAR THOMAS MOORE.

(Traduit de l'Anglais par L. H. F.)

I

Comme les tintements de la cloché du soir,
Le doux son de nos voix résonne sur la rive ;
La rame à coups pressés frappe l'onde plaintive ;
Et dès qu'un ombrage plus noir
Assombriera des bois le verdoyant feuillage,
Nous chanterons Sainte Anne en quittant le rivage.
Ramez, amis, ramez encor ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame ;
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or
Le jour éteint sa flamme. .

II

Pourquoi tendrions-nous nos voiles au zéphyr ?
Il retient son haleine, et sur l'onde limpide
Son souffle caressant ne laisse aucune ride ;
Mais lorsqu'on entendra gémir
La brise de la nuit sur les rives tranquilles,
Nous laisserons tomber nos rames immobiles.
Soufflez, brises, soufflez encor ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame ;
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or
Le jour éteint sa flamme.

III

O fleuve d'Outawas ! Pasteur aux pâles reflets
Eclairera bientôt notre course rapide,
Et nous verra voguer sur ton onde perfide !
Saint de l'Île-aux-vertes-forêts,
Accordez à nos vœux un accueil secourable,
Donnez-nous le ciel pur et le vent favorable.
Soufflez, brises, soufflez encor ;
L'onde hâte son cours et résiste à la rame ;
Le rapide s'approche, et dans la pourpre et l'or
Le jour éteint sa flamme.

La Mort de Kondiaronk.

(4 août 1701.)

(Suite et fin.)

Il fut un temps où, depuis les bords de nos fleuves, jusqu'au lac sans rivages, l'homme rouge trouvait un frère sur tous ses pas ; partout l'hospitalité ouvrait le wigwam à l'étranger, et l'enfant de la forêt n'employait le poison de ses flèches que contre les animaux féroces. Les vertus de nos ancêtres portaient alors leurs fruits. Ils avaient appris à leurs enfants à respecter l'étranger, à ne faire aucune distinction entre les différentes branches d'une même famille, entre les tribus d'une même nation ; et leurs enfants, élevés dans ces principes, ne les oublièrent jamais, et la prospérité régna parmi eux. Aussi leurs races se multiplièrent-elles. Le vieillard, comme l'arbre fruitier au retour de l'automne, se voyait au déclin de ses jours entouré d'une nombreuse famille,

l'espoir de sa vieillesse : et quand l'homme des rives lointaines vint porter la guerre sur nos côtes, il ne retourna pas en triomphe à sa patrie ; mais ses ossements qui blanchirent la plaine, apprirent aux étrangers à respecter la puissance d'un peuple uni.

Mais l'hiver de nos infortunes remplaça les jours dorés de notre bonheur. La discordance souffla sur nos bourgades paisibles : son haleine empestée alluma le flambeau de la guerre, et l'homme rouge, succombant sous le fer de l'homme rouge, souilla de sang la terre de ses aïeux. Ce ne fut alors partout que des combats atroces : l'Iroquois égorga son frère le Huron, et l'Abénaquis leva sa hache terrible sur les rivages de l'Ontario. Dans l'ombre de la nuit, sous le feuillage épais, dans les vallons et sur les montagnes, les peaux rouges s'égorgeaient, et ces lieux, naguère si paisibles ne furent plus qu'un vaste tombeau. En vain les serviteurs du grand Ononhio portèrent-ils parmi nous les bienfaits de la Prière ; d'autres étrangers, arrivés plus tard, haïssaient les enfants de Champlain et les Robes-Noires, ils inspirèrent cette haine implacable à quelques tribus, et la guerre, comme un vautour, dévora sa victime au pied même de la croix.

Frères et amis, dites moi, quel fut l'effet de cette guerre terrible ? L'homme rouge a disparu comme les arbres de ses antiques forêts ; cette race, jadis si nombreuse s'est détruite en luttant contre l'étranger, car elle ne peut pas comme lui se recruter au Jelà des mers. Voyez là-bas dans la vallée, cette fumée épaisse ; là demeurerait une famille heureuse et paisible. Maintenant le brave n'y est plus, il a péri loin de son village, le jeune enfant ne fait plus résonner l'air de ses cris joyeux, la tendre mère ne fait plus entendre à la porte du wigwam son chant doux et plaintif. De féroces guerriers sont venus dans le silence de la nuit, ils ont massacré le vieillard, ils ont traîné en esclavage la jeune femme et son enfant, et n'ont laissé derrière eux que des ruines fumantes.

Oui, telle est l'histoire de la plupart de nos bourgades ; de telles fureurs ont dépeuplé nos forêts, et rendu nos coteaux déserts, et c'en était fait des peaux rouges,

si le printemps n'eût ramené des jours plus heureux ; si l'union ne nous eût accordé la prospérité et le bonheur. Maintenant nos forêts ne seront plus le théâtre de ces combats meurtriers ; l'Outagamis et l'Abénaquis feront la chasse au caribou dans le pays de l'Algonquin ; le bûcher funèbre s'éteindra ; la paix, la douce paix enveloppe de ses ailes azurées nos fertiles prairies ; frères et amis, je le répète. Kondiaronk meurt content.

Oh ! veuillez croire à mes dernières paroles, conservez à jamais intacte cette belle union ; par elle seule vous pouvez espérer de ne point disparaître du sol de vos ancêtres ; par elle seule vous pourrez tenir tête à l'étranger, non pas en lui faisant une guerre à mort ; mais en fraternisant avec lui, en même temps que vous serez en paix les uns avec les autres. Je le sais, l'Iroquois fier de sa victoire sur son frère le Huron, pourrait se réjouir d'un avantage temporaire remporté sur le Huron. L'Abénaquis pourrait revenir en triomphe à son village, avec la chevelure de l'Outaouais suspendue à sa ceinture ; mais a-t-il pensé que le chant de victoire entonné par la jeune vierge à son retour est en même temps le chant de mort de la patrie ? Oui ; chaque brave qui a succombé sous l'effort de son bras, chaque coup qu'il a porté à son frère, est une plaie profonde infligée à son pays. Depuis plusieurs siècles l'homme rouge ne rencontre l'homme rouge que pour l'exterminer, le sauvage n'embrasse le sauvage, que dans les étreintes de la mort, ils ne demeurent ensemble que sur le champ de bataille, où leurs ossements mêlés blanchissent la plaine. Cependant les nations disparaissent, elles se refoulent vers les froides régions du septentrion, où elles périssent de misère, ou deviennent la proie d'animaux sauvages moins féroces qu'elles mêmes. Cependant la pays change de face, l'étranger devient le paisible possesseur de nos champs ; il méprise l'enfant de la forêt qui a existé.

Mais loin de nous ces tristes souvenirs ; non, il n'en sera pas ainsi, vous avez enfin compris la cause de vos malheurs, et vous allez la détruire : vous avez connu vos misères et vous allez y mettre un terme ; vous allez multiplier sous le soleil bien-